

BEN MILED Mika : *Le petit livre de la chéchia*.  
Tunis, Script Éditions, 2004, 167 p.

Après les travaux de A. Atger, (1909), S. Ferchiou, (1971) et F. Barouni Ben Sedrine, (2003) sur la corporation des chaouachias et la chéchia, nous saluons la publication du très bel ouvrage *Le petit livre de la chéchia*. Sans être une thèse, ce livre qualifié de « petit » par son auteur, est « grand » pour le lecteur, averti ou non et surtout avide de documentation variée sur les couvres chefs et de beaux textes aussi bien illustrés qu'annotés. La belle présentation de ce livre n'est pas sans rapport avec ses intérêts multiples : artistique avec son double aspect esthétique et technique, mais aussi et peut être avant tout, culturel. La chéchia, cette coiffure spécifiquement tunisienne que l'auteur, dans un souci de recherche des origines, a rattaché au patrimoine quasi mondial des couvres chefs, a été décrite avec beaucoup de sensibilité et de perspicacité tout au long de ces pages.

L'auteur a choisi d'abord de retrouver la chéchia sous toutes ses formes et dans toutes les nuances de son rouge dans le patrimoine universel des coiffures. Dans un véritable catalogue, extrêmement documenté et remarquablement illustré, l'auteur révèle les origines surtout occidentales de cette coiffure. On y perçoit l'évolution de la chéchia, la richesse de sa symbolique, la complexité de sa typologie et surtout l'élan de sa dynamique « au jour d'aujourd'hui » qui, sans remettre totalement la vision « autopsique » que l'auteur a consciemment ou inconsciemment reconduite dans son texte, incite les lecteurs sans doute nombreux, aux recherches sinon aux débats les plus fructueux.

À la suite de ce survol de l'historique, de la symbolique et de la typologie de la chéchia qui couvre les 66 premières pages du livre, l'auteur entreprend une présentation fouillée et sympathique des hommes qui produisent la chéchia, des espaces où ce métier est exercé, de l'organisation corporative qui concerne cet artisanat, de la spécificité du label de qualité de la chéchia, des périples que celle-ci parcourt pour se faire fabriquer et surtout vendre en Tunisie, et un peu partout en Afrique.

L'auteur, nous semble-t-il, tient à ce que son « petit livre de la chéchia » soit agréable à la lecture et fidèle à la réalité décrite. Aussi, et pour rendre compte de la complexité de ce savoir faire et de l'importance de cette entreprise artisanale, a-t-elle doublé son texte illustré par des pages ludiques. Annoncé pour amuser le lecteur, *Le petit livre de la chéchia* semble être ce qui restera de la chéchia quand sa « décadence », très peu plausible sera réelle.

L'auteur termine son ouvrage par de belles pages de vocabulaire, de terminologie et de dictons qui véhiculent un savoir faire spécifique et une culture appropriée. Même si le texte reste tributaire d'une vision clinique de la chéchia et du secteur de l'artisanat qui a prévalu depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, le mérite de l'auteur aura été de rassembler une documentation aussi belle que précieuse pour d'éventuelles recherches sur des entreprises en mal de créativité et des produits en mal de propension et d'innovation.

Fethia BAROUNI/BEN SEDRINE

Quelques années après trois colloques consacrés à Bourguiba, quatre ans après sa mort, dix-sept ans après son éloignement du pouvoir, l'auteur a cru le moment venu de faire le point sur le sujet délicat et controversé des rapports de Bourguiba avec la religion musulmane. En effet, certains l'ont accusé d'infidélité franche, comme le montre la fatoua du cheikh saoudien Ben Baz à la suite du discours du 18 mars 1974 ou le livre du cheikh Youssef Qardhaoui. Pour d'autres Bourguiba est un laïc qui a marginalisé la religion par rapport à l'état, coupant le peuple tunisien de son environnement arabo-musulman. Pour les derniers, Bourguiba est l'Attaturk du monde arabe sous l'influence de l'Occident, alors que justement il l'a critiqué d'avoir séparé la Turquie de son espace géo-politique sans préparer la société à accepter ses décisions. Pour Bourguiba, ce n'est pas l'Islam la cause de la décadence, mais les mentalités qui l'ont interprété. [Le *désenchantement* (p. 22) de Gauchet n'est pas *al-khayba*. Le mot est employé ici dans le sens originel faisant référence à la magie (*sihr*). Il faudrait plutôt traduire par *taharrur min al-awhām*.]

Le combat (*jihād*) suprême de la réforme de Bourguiba s'est porté principalement dans quatre domaines. Son attitude envers la femme (p. 45-60) a une dimension réformatrice, par une lecture du Coran loin des commentaires des juristes, et une autre politique, celle-ci basée sur la citoyenneté exigeant l'égalité des droits et des devoirs pour les deux sexes. Devant la situation de la femme qu'il dramatise volontiers, il propose une évolution au niveau législatif, par le Code de Statut Personnel, au niveau religieux, par une défense réaliste de l'*ijtihād*, et au niveau didactique, par l'enseignement et l'éducation au moyen de l'Union Nationale des Femmes de Tunisie. Sa lecture du verset coranique concernant la polygamie joue sur le possible et l'impossible, respectant ainsi l'esprit du texte.

Pour comprendre l'attitude de Bourguiba envers l'université zitounienne, l'auteur s'étend longuement sur la situation de cet enseignement dans sa fonction scientifique et sa fonction sociale. Bourguiba a accusé la Zitouna d'avoir accepté le colonialisme ne fut-ce que par sa passivité. Séparant cette faculté de la Grande Mosquée, il prétend faire fructifier la raison universelle, essence de la mission de l'Islam, selon lui. Ainsi, la mosquée n'est plus le centre de la société. Il casse le discours de ses opposants en faisant valoir que la loi musulmane encourage le progrès.

Le combat du jeûne oppose Bourguiba et les cheikhs. Ceux-ci fonctionnent sur le permis/défendu, alors que le premier parle de progrès/sous-développement. Ce fut le maillon faible de son affrontement à l'Islam. Bourguiba se demande si le jeûne a répondu à son but ou s'il a eu un effet négatif. Vaincre le chômage et la pauvreté exige l'utilisation de toutes ses forces. Contre l'anémie sociale, il propose l'Islam vécu, religion de l'action : le bien de la communauté exige que l'on sorte du sous-développement. Le refus des opposants ne reposait pas sur des bases religieuses et Bourguiba lui-même a réagi en dépassant l'attitude de ses détracteurs, les accusant de collusion avec les youssefistes. En outre, il a déclaré que le chef de l'état était responsable de l'intérêt de la nation.

Dernier combat de Bourguiba dans le domaine religieux, la question de la justice (p. 99-119). Ce secteur était morcelé : tribunaux français imposés par la colonisation, justice tunisienne, tribunaux religieux pour le statut personnel considéré comme sacré, eux-mêmes divisés selon les rites malékite et hanéfite. Voulant passer de la société traditionnelle à la société moderne, de la confession à la citoyenneté, Bourguiba promulgue une loi civile garantissant l'égalité de tous, récupérant ainsi la souveraineté sur la justice : c'était une victoire non sur la partie conservatrice de la population, mais sur la stratégie coloniale. Mais du même coup, la justice participe à l'émancipation de la femme.

S'appuyant sur ces données précises, l'auteur peut envisager de présenter une synthèse sur l'interprétation bourguibienne de l'Islam (p. 123-164). Pendant le combat contre l'occupation française, Bourguiba joue le rôle du leader croyant : l'autre étranger devient le conquérant croisé. Le Destour proteste au nom de l'Islam contre l'intégration, pendant que les cheikhs se taisent ou même répondent selon le désir du colonisateur. Le pays étant devenu indépendant, le nouveau Président considère l'Islam comme un facteur fondamental dans la constitution de l'état national et de la nation tunisienne. Mais c'est une religion de la libération continue. Il s'agit de redonner à ce bas monde sa place chez les Musulmans, de restituer à la raison, étincelle de la lumière divine, sa place privilégiée, d'utiliser l'*ijtihād* selon les exigences de la politique. Le tableau (p. 156) des quatorze versets les plus souvent cités par Bourguiba est particulièrement éloquent. Bourguiba se situe dans la ligne du réformisme dont Khéreddine est un bon exemple. La pensée de Bourguiba n'est pas purement occidentale, il veut sauvegarder la légalité musulmane de son projet.

En conclusion, il apparaît que le discours de Bourguiba est resté assez artificiel, ne réussissant pas à changer les structures profondes du donné religieux, un des acquis les plus importants restant la situation de la femme. Le discours de Bourguiba a une dimension charismatique se dégageant de la légalité traditionnelle et même rationnelle : le peuple doit se reposer sur la personne du leader qui se croit chargé d'une mission. [Le charisme (p. 168) a son origine chez l'apôtre Paul, dès l'année 51 de notre ère, qui l'emploie quatorze fois dans ses lettres aux chrétiens de Salonique, de Corinthe et de Rome.] L'histoire de la Tunisie devient celle du combat de Bourguiba. Ainsi, par exemple, toute violence contre une femme est une violence contre lui. Enfin, dans son admiration pour l'état, Bourguiba estime que la politique volontariste crée la société civile. Son discours est clos par l'autocratie.

Un ultime chapitre rapporte une vingtaine d'anecdotes, réparties sur soixante ans et rapportées par des proches de Bourguiba. Je n'ai pas compris pourquoi l'auteur n'avait pas choisi l'ordre chronologique pour les présenter : elles en auraient pris davantage de relief. En annexe, le lecteur trouve le texte complet de cinq documents : la fatoua de Abdelaziz Ben Baz en 1981, le discours de Bourguiba du 18 mars 1974, la déclaration du cheikh M. Mehiri (Sfax) du 19 février 1960, la prise de position des imams de Bizerte le 17 février 1960, l'intervention de Bourguiba du 30 novembre 1959. Là encore pourquoi ne pas avoir suivi l'ordre chronologique ?

Je signale enfin que la revue *IBLA* (1966, p. 265-270) a publié la traduction française du discours de Bourguiba prononcé à l'occasion du Mould le 29 juin 1966, dans le cadre d'un dossier spécial de 75 pages sur l'Islam contemporain, comprenant

des textes de A. Bouhdiba, F. Ben Achour, A. M. Kerrou et H. Djaït, avec une note sur les manuels d'enseignement musulman et le compte rendu d'un numéro de la revue *al-Fikr* sur l'Islam d'aujourd'hui.

Jean FONTAINE

*Mawsû`a l-`ulamâ` wa l-udabâ` l-`arab wa l-muslimîn*  
(dir. Muhammad Sâlih al-JÂBRî).  
Tunis, Alecso / Beyrouth, Dâr al-Jîl, 2004, t. 1 à 4.

Décidé en Iraq depuis un quart de siècle, le projet immense d'un dictionnaire des savants et écrivains arabes et musulmans voit enfin le jour. Il devrait faire le point sur les connaissances actuelles concernant tous ceux qui, au cours de l'histoire, ont écrit en arabe, quelle que soit leur religion ou leur ethnie. Ce dictionnaire se veut complet dans son genre. C'est dire qu'il fait leur place aux Africains, en particulier Mauritanais, mais aussi aux Kurdes, chaldéens et autres nestoriens. Les contributeurs sont eux-mêmes originaires de tous les pays du monde.

Les quatre premiers tomes occupent respectivement 702, 640, 760 et 864 pages (chaque tome contenant entre 211 et 262 noms), couvrant les lettres de *alif* à *thâ*'. Les entrées vont de 26 lignes, soit moins d'une colonne, pour `Abd al-Rahmân al-Bannânî, spécialiste des sources du droit musulman décédé en 1783 (IV/121) ou 30 lignes, soit une colonne, pour al-Ajdâbrî, mort en 1040 (I/289) ou pour Buzurj métricien de Koufa décédé en 896 (III/411), à seize pages pour al-Abharî, philosophe, astronome et mathématicien décédé en 1265 (I/187-202). Le plan est toujours le même : présentation générale, œuvres, études. Tous les titres d'ouvrages sont imprimés en rouge. La typographie est particulièrement soignée et facilite la consultation. La table des matières des deux premiers tomes contient le nom de l'auteur en rouge, suivi de son prénom en noir. À partir du troisième tome, le prénom est également en rouge, et on a ajouté la fonction et la provenance du contributeur en noir. La tranche de temps va des origines, ainsi le poète Ibn al-Abras mort en 550 de notre ère (I/170), jusqu'à ceux qui sont décédés en l'an 2000, sauf exceptions notoires comme le philosophe `Abd al-Rahmân Badawî disparu en 2002 (III/255-261). On trouve aussi une entrée, par exemple, à *ikhwân al-safâ*'.

Les mots *ibn* et *abû* n'étant pas pris en ligne de compte, le classement suit l'ordre alphabétique du nom de famille. Aussi on peut considérer comme une erreur d'avoir classé Ibn al-Kayyâl à son prénom Ahmad, le rédacteur étant un historien d'Alep. Habituellement, sous le nom sont données les dates de naissance et de mort, quand elles sont connues avec exactitude. Pourquoi manquent-elles complètement, même à l'intérieur de l'entrée, pour l'auteur soudanais contemporain al-Hâdî Âdam (I/44). Concernant certaines entrées, on est surpris de constater l'absence totale de références en langues autres que l'arabe, comme pour Chakîb Arslân, al-Arsûzî, Adîb Ishâq, Farah Antûn, etc., ou encore Ishâq al-Isrâ'ilî dont le rédacteur dit pourtant que ses ouvrages existent en manuscrits latins, ou surtout pour le théologien ibadhite Muhammad Afayyach sur lequel la première thèse de doctorat d'état a été rédigée en français. La bibliographie d'Ahmad Amîn est absente (II, 382). Pour Osmane Amine, qui a vécu de nombreuses années dans le couvent des Dominicains du Caire, sa biographie a précisément été publiée dans *Mideo* sous la plume de Georges Anawa-

ti, mais elle n'est pas citée ici. Comment peut-on ignorer, à propos de la famille al-Bustânî ou d'autres auteurs chrétiens comme Théodore Abû Qurra (IV/371-376), les cinq tomes de la bibliographie de Georg Graf, *Geschichte des christlichen arabischen literatur*, Cité du Vatican, 1944-1965 ? Pourquoi avoir omis le fondateur des Frères Musulmans Hasan al-Bannâ ? En revanche, cela m'a fait plaisir de trouver mon ancien professeur de littérature arabe Chedly Bouyahia (IV/220-222). Je n'ai pas compris pour quelle raison, entre Ahmad Taymûr et `Â`icha al-Taymûriyya, on avait omis Mahmoud et Muhammad. Enfin, on aurait aimé, pour certains noms moins connus, avoir aussi les voyelles pour savoir comment les prononcer.

J. F.